Document generated on 07/05/2025 9:30 p.m.

Recherches sociographiques

Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. Le maître*, Québec, Fides, 2010, 743 p.

Maxime Perreault

Volume 52, Number 1, janvier–avril 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/045858ar
DOI: https://doi.org/10.7202/045858ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Perreault, M. (2011). Review of [Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. Le maître*, Québec, Fides, 2010, 743 p.] *Recherches sociographiques*, *52*(1), 183–184. https://doi.org/10.7202/045858ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. Le maître*, Québec, Fides, 2010, 743 p.

Dès les premières pages, le décor est planté : Montréal, 1919. À son retour de la guerre, Olivar Asselin découvre une ville en effervescence et un pays fracturé par la récente crise de la conscription (1917). Voilà le point de départ de cet ouvrage, le troisième tome d'une biographie écrite par Hélène Pelletier-Baillargeon et consacrée au journaliste Olivar Asselin (1874-1937), et qui rassemble de nombreux personnages (l'abbé Groulx, le ministre puis premier ministre Louis-Alexandre Taschereau, pour ne nommer que ceux-là) qui défileront et croiseront le destin (et le fer) d'Asselin.

Parmi les éléments qui retiennent l'attention, il y a d'abord la complexité et la grandeur du « personnage » qu'incarnent le journaliste et le pamphlétaire. Admiré et craint, on encense la rigueur de sa méthode de travail (« l'école Asselin »), sa défense du français et le soutien inconditionnel qu'il offre à ses « protégés », mais on exècre son acharnement et ses prises de position controversées. Libéral et réformiste, certains thèmes seront récurrents sous sa plume : condamnation de l'antisémitisme, dénonciation des dérives fascistes et nazies (y compris au Québec), critique du rôle de l'État durant la crise économique... Malgré son opposition au suffrage universel, au parlementarisme et à la démocratie, qu'il considère comme le « culte de l'incompétence » (p. 149), il n'en restera pas moins un excellent observateur et juge de la scène politique. Enfin, l'idée de « survivance nationale » sera progressivement remplacée par un nationalisme économique et culturel ouvertement affirmé et revendiqué.

Nous retrouvons également constamment au fil de la lecture la relation ambiguë qu'entretient Asselin, croyant et pratiquant, avec la religion et ses dogmes et, plus spécifiquement, avec la charité. Farouchement hostile envers le clergé, il manifeste une tout aussi grande méfiance envers les communautés à vocation caritative (le « corporatisme religieux »), en particulier face aux organisations sous l'influence des jésuites. Cependant, cette ambivalence ne l'empêchera pas de s'engager corps et âme dans les œuvres de bienfaisance qu'il jugera estimables, tel le refuge de La Merci, même si ses conditions matérielle et financière demeureront précaires. Ses appréhensions quant à l'intervention du clergé dans la vie publique, en particulier dans les domaines éducatif, politique et culturel, seront malheureusement justifiées par sa démission de son poste au refuge et par la fermeture de son journal L'*Ordre*, victime de la censure religieuse. L'auteure résume assez bien le caractère bouillant d'Asselin en affirmant que si « sa charité est grande, son intransigeance l'est tout autant » (p. 265).

Au final, que retenir ? Les nombreuses hospitalisations et la dégradation morale et physique d'Asselin à la fin ternissent le coloré personnage et nous laissent sur une note pessimiste, comme lorsqu'il évalue (en 1934) avec tristesse et impuissance l'insignifiance de ses écrits et la stagnation de ses principaux combats, la question nationale en tête (p. 278). La lumière s'éteint. Asselin n'a jamais fait « œuvre » et cela explique peut-être, en partie, la place réduite qu'on lui attribue dans l'historiographie québécoise. C'est ce à quoi l'auteure essaie de remédier en présentant une riche biographie mais aussi le portrait d'une société en transformation

à travers le regard volontairement provocateur de son protagoniste. À la description « objective » des événements se superpose habilement la plume acérée d'Asselin par l'utilisation de nombreux extraits d'articles et de sa correspondance, dont l'insistance sur la dimension « règlement de comptes » des textes éclipse parfois la justesse des analyses du journaliste. De plus, la minutieuse description du climat politique et idéologique de l'époque brise parfois un peu le rythme du récit, en particulier à la fin du livre. Toutefois, cette combinaison permet de maintenir l'intérêt et témoigne de l'impressionnant travail documentaire réalisé par l'auteure.

Le livre n'est donc pas un travail « sociologique » au sens strict, mais les lecteurs trouveront certainement, à travers le témoignage de cet « homme d'ordre », une source d'inspiration pour poursuivre le combat d'idées, qui semble maintenant faire si cruellement défaut au sein de la cité savante.

Maxime PERREAULT

Candidat à la maîtrise en sociologie,
Université Laval.
maxime.perreault.2@ulaval.ca

Sébastien VINCENT, *Ils ont écrit la guerre,* Montréal, VLB éditeur, 2010, 312 p.

Après que Hong Kong eut été prise par les Japonais en 1941, le signaleur Georges Verreault a été prisonnier de guerre jusqu'en août 1945. Hygiène déficiente, malnutrition et malaria : son expérience de la Deuxième Guerre mondiale a été complètement différente de celle des soldats canadiens qui ont combattu en Italie ou en Normandie. Dans *Ils ont écrit la guerre*, Verreault et le petit nombre d'autres soldats canadiens-français qui ont couché leurs souvenirs sur papier ont enfin une voix dans l'historiographie de la guerre.

Ils ont écrit la guerre ravive la mémoire, si nécessaire, à propos d'un aspect de l'histoire de la guerre moderne, à partir des témoignages publiés par des combattants canadiens-français de la Deuxième Guerre mondiale. Utilisant un paradigme thématique, Vincent explore des thèmes comme les différences entre les fantassins, les aviateurs et les marins, l'expérience de la mort et les représentations de l'ennemi. Les témoignages des combattants ici utilisés comprennent des souvenirs, des journaux, des carnets, des lettres du front et des romans de guerre. Parmi ces sources, mentionnons les mémoires de Georges Verreault déjà cités, le roman *Neuf jours de haine* (1948) de Jean-Jules Richard qui a romancé son expérience dans le Black Watch, et le témoignage de Charly Forbes, *Fantassin pour mon pays, la gloire et... des prunes* (1994). Dans leurs ouvrages, ces anciens soldats soulignent la présence des vétérans de la Deuxième Guerre mondiale au Canada, et illustrent les difficultés que des vétérans ont eues à obtenir une reconnaissance publique pour leurs accomplissements dans les décennies après la guerre, notamment à l'époque de la Révolution tranquille.

Après la présentation de ses sources, Vincent pose une question intéressante : quelle est la relation entre *voir* et *savoir* pour des gens qui ont combattu « au ras du sol », d'une part, et les historiens qui essayent de situer le passé dans un contexte